



MUSÉE DE L'HISTOIRE  
DE L'IMMIGRATION

**RECUEIL D'EXTRAITS DE TEXTES  
DOCUMENTAIRES ET LITTÉRAIRES  
AUTOUR DE L'EXPOSITION  
« *CIAO ITALIA !* »**



## ❖ SOMMAIRE

### 1. PARTIR

#### A. RAISONS ÉCONOMIQUES ET CONDITIONS

##### DE VIE EN FRANCE 3

- « *Premiers jours en France. Mémoire charnelle, brutalité des souvenirs* », Farid Haroud 3
- « La mendicité à Paris, Saint-Denis et Villers-Cotterets », article de Maxime du Camp, *Revue des Deux Mondes*. 6
- *Sans Famille*, Hector Malot (1878) 9

#### B. RAISONS POLITIQUES 12

- *Chroniques RITALIENNES*, GUZZO Euzébio 12
- *Les Ritals*, François Cavanna 16

### 2. UNE INTÉGRATION QUI NE SE FIT PAS SANS HEURTS...

*L'exemple du massacre d'Aigues-Mortes* 17

Articles de presse et lettres cités par Enzo Barnabà dans *Le sang des marais, Aigues-Mortes 17 août 1893*

*une tragédie de l'immigration italienne* 17

Témoignage d'un ouvrier italien, journal *Il Secolo XIX* 17

Témoignage d'un ouvrier italien, *Le Figaro* 19

#### C. LE REJET DE L'IMMIGRATION ET DES ITALIENS DANS

##### LE CONTEXTE DE CRISE DES ANNÉES 1930 20

- Deux extraits de *Les Ritals*, François Cavanna 20

### 3. OUVERTURE : DEUX CULTURES, DEUX VIES ?

- *Les Ritals*, François Cavanna 22

- *Tu vois, je n'ai pas oublié*, Hervé Hamon et Patrick Rothman 23

## ❖ 1. PARTIR

### A. RAISONS ÉCONOMIQUES ET CONDITIONS DE VIE EN FRANCE

#### **PREMIERS JOURS EN FRANCE. MÉMOIRE CHARNELLE, BRUTALITE DES SOUVENIRS**

*Farid Haroud, Revue Autrement. Collection Mémoires/Histoire, 2005*

Farid Haroud a interrogé une vingtaine de personnes, leur demandant quels souvenirs ils avaient de leur premier jour en France.

#### **GUIDO ZUCCHET**

Nom : Zuchet (Zucchet) Prénom : Guy (Guido Tietro)

Pays d'origine : Italie - Âge : 96 ans (en 2005)

Date d'arrivée en France : 1924 - Thème : Premier jour

*Le 1<sup>er</sup> février 1924, à l'âge de quinze ans, le jeune Guido quitte sa famille et son village de Vénétie pour échapper à la pauvreté et émigrer en France.*

J'ai choisi la France parce que c'était ce qu'il y avait de plus près, de moins cher surtout. Même sans l'aide des parents, avec mes maigres économies, je pouvais m'offrir le billet de train. Dernier point : comme j'étais mineur, il me fallait un tuteur pour le voyage. Celui que j'avais choisi venait à peine de terminer son service militaire. Il n'était pas très malin, pour tout dire un peu limité, mais il avait plus de 21 ans. Je suis parti, je voulais changer d'air. Personne n'a pleuré, personne ne m'a accompagné, mes parents s'étaient endurcis à l'épreuve de la vie. J'ai dit au revoir, tout simplement.

Avant de partir, de la France je ne savais rien. Absolument rien. Mais alors rien, monsieur l'écrivain.\* À l'école, je n'avais pas étudié grand-chose. Ma journée commençait à 4 heures du matin par les vaches et, après les cours, c'était la fourche, pas le stylo. Alors, Grenoble, Grasse, Cannes, tout cela m'était inconnu. Dans le train

je regardais le contrat de travail que nous avons reçu, mon tuteur et moi. Il nous liait à une exploitation minière – je ne sais même plus où elle se trouvait. La mine ? Cela ne m'intéressait pas du tout. J'avais d'autres projets. Mon grand-père était maçon et moi, je suis né bricoleur. Comment vous dire, j'avais ça dans le sang. À mon premier jour en France, je ne vais pas vous raconter que j'étais un maçon chevronné, j'en étais loin. Mais c'était ma voie la plus sûre pour réussir, en tout cas, je le sentais déjà dans ce train à vapeur qui nous tirait vers l'avenir. Pour moi, l'essentiel était de passer la frontière grâce au tuteur et puis, une fois en France, je savais que j'allais me débrouiller.

Le 1<sup>er</sup> février 1924, nous avons franchi le tunnel de Fréjus pour arriver en gare de Modane. À la station suivante, je suis descendu du train qui commençait à redémarrer. J'ai juste eu le temps de dire à mon tuteur, dépassé par les événements : « Je m'en vais. » Il n'a pas pu me retenir. Où aller ? Hormis le fait de fausser compagnie à mon tuteur, je n'avais aucun plan. J'ai pris le premier train qui passait ; il m'a emmené à Grenoble. Cinquante centimètres de neige m'ont fait penser que le lieu n'était pas favorable au travail dans le bâtiment. J'ai repris le train, direction Nice, me souvenant qu'autrefois la ville avait été italienne et que son climat était plus clément. À Cannes, le train s'est arrêté. J'en ai repris un autre, pour arriver par erreur à Grasse. Là, il n'y avait plus de voie. Je suis descendu. Mon premier jour en France commençait-il vraiment à ce terminus ou alors avait-il déjà débuté avec la remarque de mon père sur son satané pain d'étranger que j'allais désormais croquer ?

La première langue que j'ai entendue, c'était de l'italien hurlé sur le quai. « Muratori ! » Ils cherchaient des maçons et le faisaient savoir. Les entrepreneurs savaient bien que les maçons étaient forcément italiens. Les Français du bâtiment étaient ingénieurs, conducteurs de travaux, des techniciens, quoi. Les entrepreneurs, italiens pour la plupart, venaient faire leur marché au sortir des wagons, à la quête de l'immigré. Ils nous reconnaissaient aisément. Le premier jour en France avait sa tenue, son allure. Nos vêtements, nos dégaines et surtout notre balluchon trahissaient nos origines et nos destins. « Muratore ? » J'ai répondu « Oui, je

suis maçon. » J'aurais été artiste s'il avait fallu l'être pour travailler. J'ai suivi l'entrepreneur jusque chez un restaurateur du coin. Il voulait m'expliquer ce qu'il attendait de moi, il m'exposait les conditions du contrat. Pendant ce temps, j'observais ce pays et ses habitants. La patronne a accueilli quelqu'un : « Bonjour, Monsieur. » Dans le pays où je suis né, « monsieur » était réservé au comte Tartempion ou au baron Truc, le reste des humains c'était des moins-que-rien. Là, en ce premier jour, on me donnait du monsieur, moi, le dernier des derniers. Cela m'a frappé ; à partir de là, la France était mon pays, oui, monsieur. Ça m'est venu tout de suite.

Dans l'estaminet, j'avais retiré ma veste et ma chemise était remontée à mi-bras. À la frontière, on nous avait vaccinés et je ne sais pourquoi mon bras avait enflé considérablement. Cela se voyait, je n'étais opérationnel. L'entrepreneur m'a dit que, si je guérissais vite, il m'embauchait, mais pour l'instant j'étais seul. J'ai trouvé à me loger, modestement, aidé par la patronne du restaurant. Le soir de ce premier jour en France, je regardais la doublure de ma veste. Ma mère y avait cousu avant mon départ deux ou trois cents lires, soit l'équivalent du billet de retour en train. C'était à utiliser en cas extrême, la mère l'avait dit : « Si tu ne trouves rien, tu reviens. » Je ne quittais pas ces billets des yeux. Avec ce bras, je ne pouvais rien faire mais j'ai décidé de tenir. C'était ça aussi, le premier jour en France de Guido. J'avais 15 ans, mais j'étais déjà adulte. (...)

Je suis Guido Tietro Zucchet (prononcer Zuquette), mais maintenant, on prononce Zuchet et, depuis ma naturalisation, c'est Guy, plus Guido. Je ne suis plus un invité en France, je peux le dire depuis que j'ai arrêté mon activité à l'âge de 73 ans. Maintenant, je sais que je mourrai ici, j'y serai incinéré après avoir traversé le siècle et je n'embarrasserai personne au dernier jour.

Le premier jour en France. C'est le plus important. Il marque le départ d'une vie d'indépendance que j'avais toujours eue dans le crâne et que la France a rendue possible.

Merci et au revoir, monsieur.

\*Guido Zucchet s'adresse à Farid Haroud, journaliste et documentariste, qui recueille son témoignage.

## **LA MENDICITE A PARIS, SAINT-DENIS ET VILLERS-COTTERETS**

*Article de Maxime du Camp, Revue des Deux Mondes,  
1<sup>er</sup> mai 1870.*

*Maxime du Camp, écrivain, journaliste et photographe, grand ami de Gustave Flaubert, est un contributeur régulier de la Revue des Deux mondes. Observateur de la vie urbaine parisienne, il s'intéresse aux quartiers et aux bas-fonds, non sans les préjugés sur les pauvres courants à son époque et contre lesquels a tant combattu Victor Hugo. Dans cet article, l'auteur trouve des accents compatissants pour dénoncer le trafic les enfants italiens.*

Est-ce parmi les mendiants, les musiciens ambulants, les bateleurs ou les vagabonds qu'il faut ranger ces petits Italiens qui, depuis quelques années surtout, pullulent dans nos rues ? On ne sait en vérité. Ils appartiennent à chacune de ces espèces : ils reçoivent des aumônes, ils jouent de la harpe ou du violon, ils montrent des marmottes ou des singes, et bien souvent la nuit on les ramasse pelotonnés sous les bancs du boulevard, contre le parapet des quais, sur le seuil des portes cochères. [...] Autrefois, c'étaient les pays de Savoie, de Chiavari, de Parme, qui, pauvres et dénués, poussaient vers la France ces petits émigrants. Cela s'était fait de tout temps [...]. Ils venaient chez nous, ils faisaient le pénible métier de ramoneurs, jouaient de la vielle, montraient « la marmotte en vie », dansaient une informe bourrée, et chantaient Dica, Zannetta, ou la Catarina. Aujourd'hui le lieu de recrutement est en grande partie déplacé. [...] C'est la Basilicate qui fournit les neuf dixièmes de ces petits malheureux. C'est une sorte de commerce monstrueux dont ceux qui s'en rendent coupables ne comprennent probablement pas l'immoralité ; les choses se passent régulièrement et le plus souvent devant notaire ; c'est la traite des blancs. Un entrepreneur parcourt les villages, recueille les enfants qu'on veut bien lui remettre et les prend à bail, ordinairement pour trois ans. Tout ce que ces enfants gagneront, n'importe où, pendant ce laps de temps, lui appartient, et en échange il donne à la famille une somme définitive ou une somme annuelle. On signe des actes

en forme, stipulant dédit en cas de non-exécution des clauses du traité. [...]

Cette industrie a ses commis voyageurs, ses recruteurs, ses placiers. Les uns vont chercher les enfants, et les conduisent à Paris entre les mains d'un patron qui les attend et les paie tant par tête ; d'autres préviennent les intéressés que dans tel village se trouve un enfant bon musicien et de physionomie agréable ; d'autres enfin, et ce ne sont pas les moins dangereux, lorsqu'ils apprennent qu'un patron a été expulsé par mesure administrative, réunissent les pauvres petits qui appartiennent à sa bande, en saisissent la direction et les exploitent. [...]

Le personnel des patrons est loin d'être irréprochable. [...] Entre des mains pareilles, les enfants ne sont point heureux, et, n'était l'insouciance de leur âge, il y aurait parfois de quoi les désespérer. Les tribunaux ont eu à sévir contre des faits d'une cruauté abominable ; mais le plus souvent les condamnations n'ont pu atteindre les contumaces, qui promptement avaient pris la fuite. [...]

À y regarder de plus près, il n'y a guère d'existence plus misérable que celle de ces pauvres êtres. [...] D'après des calculs sérieux établis par une autorité italienne compétente, on peut affirmer que sur 100 enfants émigrés, 20 reviennent au pays, 30 s'établissent à l'étranger, et 50 meurent de misère et de privations.

C'est le matin avant l'heure du lever qu'il faut les surprendre dans les garnis qu'ils habitent. Ils ont des quartiers de prédilection : la rue Simon-le-Franc, la rue de la Clé, la rue des Boulangers, la place Saint-Victor ; une vieille tradition les y ramène sans cesse, ils s'y rassemblent, ou, pour mieux dire, s'y amassent : 5, 6, quelquefois 7 lits dans une même chambre ; dans chaque lit 3, 4, 5, parfois 6 enfants. Lorsqu'on entre à l'improviste dans ces singuliers dortoirs, on est tout surpris de voir surgir des têtes de partout. En effet, il y a un traversin à chaque extrémité du lit ; les enfants couchent tête-bêche et tout nus, selon la coutume italienne. Aux murs, au plafond, sont pendues les harpes, qui, entre leurs mains, sont plutôt un prétexte qu'un instrument ; sur des planches reposent quelques hardes de rechange et des sacs de grosse toile contenant des pâtes expédiées ou apportées d'Italie. Lorsque j'ai pénétré dans un de ces bouges dont l'odeur inexprimable vous saisit

à la gorge comme une fumée de mauvais aloi, la recette de la veille, déjà comptée et divisée, n'avait point encore été encaissée.\* [...]

Tout appartient au patron, qui doit nourrir, habiller et loger l'enfant. En voyant ces petits malheureux traîner dans nos rues des guenilles empruntées à de vieux uniformes de collégien, on peut sans peine imaginer d'où viennent les haillons qui les couvrent. La nourriture, sauf la soupe qu'ils reçoivent le matin avant le départ, leur est donnée le plus souvent par la charité publique. [...] Reste le logement : sauf exception, il coûte 5 francs par tête et par mois. Ces enfants sont tenus avec une propreté qui m'a frappé ; on ne leur épargne ni l'eau ni le peigne. Tous les préparatifs qui précèdent le départ, toilette, déjeuner, raccommodage sommaire des vêtements déchirés, lambeaux auxquels on met des pièces, durent jusqu'à neuf heures ; on accorde tant bien que mal les instruments, on remet les cordes aux harpes et aux violons, on visite l'outre de la cornemuse des pifferari\*\* ; tout est prêt, on descend (c'est le mot) dans Paris. Si avant de commencer leur journée les enfants ont reçu des instructions, elles doivent se borner à ceci : rapportez le plus d'argent possible, et ne vous faites pas arrêter. [...]

La situation de ces enfants est des plus dures ; s'ils ne rapportent pas d'argent au patron, ils sont battus ; s'ils en demandent aux passants, ils risquent d'être menés au poste. [...] Les arrestations sont nombreuses, et ne produisent, on peut l'avouer, que de bien médiocres résultats. En 1867, pendant l'année de l'exposition universelle, à ce moment où toutes les gloires et tous les vices du monde semblaient s'être donné rendez-vous à Paris, on a mis la main sur 1544 petits mendiants italiens. [...] On les interne au dépôt et on les remet ensuite au consul d'Italie, qui les fait escorter jusqu'au pays natal, d'où ils reviennent quinze jours après avec des papiers parfaitement en règle et sous la conduite d'un nouvel entrepreneur qui se donne pour leur oncle ou leur proche parent. On peut les renvoyer cinquante fois, cinquante fois ils reviendront, et s'ils sont si nombreux parmi nous, c'est que Paris est non seulement un lieu d'attraction, mais aussi un lieu de transit pour ceux qui vont en Angleterre et en Amérique.

\* C'est une femme bien connue dans le quartier Saint-Victor qui est le banquier des patrons italiens. Elle reçoit l'argent en dépôt et ne sert jamais d'intérêt. Elle a ainsi parfois plus de 60 000 fr. en caisse ; avec ce capital, elle fait de gros placements à très courtes échéances, et a su, par ce moyen, amasser une fortune qui, dit-on, n'est pas médiocre (note de l'auteur).

\*\* Musicien ambulant italien.

## **SANS FAMILLE**

*Hector Malot (1878)*

*Extraits du chapitre XVII : Un padrone de la rue de Lourcine*

*Hector Malot inscrit dans la réalité sociale et urbaine de son époque une histoire d'enfant trouvé. Il y exprime sa compassion pour les pauvres, et sa tendresse pour les enfants, dont ces petits italiens des rues parisiennes.*

### • **Premier extrait**

Enfant abandonné, Rémi a été recueilli par les Barberin. Ceux-ci ont été contraints de le vendre au musicien ambulant Vitalis qui l'a pris alors sous sa protection bienveillante. Rémi fait un jour la connaissance de Mattia, enfant italien à Paris, qui lui raconte son parcours de saltimbanque et sa condition de petit mendiant.

Le signor Garofoli est mon oncle et il m'a pris avec lui par charité. Il faut vous dire que ma mère est veuve, et, comme vous pensez bien, elle n'est pas riche. Quand Garofoli vint au pays l'année dernière pour prendre des enfants, il proposa à ma mère de m'emmener. Ça lui coûtait à ma mère, de me laisser aller ; mais vous savez, quand il le faut ; et il le fallait, parce que nous étions six enfants à la maison et que j'étais l'aîné. Garofoli aurait mieux aimé prendre avec lui mon frère Leonardo qui vient après moi, parce que Leonardo est beau, tandis que moi je suis laid. Et pour gagner de l'argent, il ne faut pas être laid ; ceux qui sont laids ne gagnent que des coups ou des mauvaises paroles. Mais ma mère ne voulut pas donner Leonardo : « C'est Mattia qui est l'aîné, dit-elle, c'est à Mattia de partir, puisqu'il faut qu'il en parte un ; c'est le bon Dieu qui l'a désigné, je n'ose pas changer la règle du bon

Dieu. » Me voilà donc parti avec mon oncle Garofoli ; vous pensez que ç'a été dur de quitter la maison, ma mère qui pleurait, ma petite sœur Christina, qui m'aimait bien parce qu'elle était la dernière et que je la portais toujours dans mes bras ; et puis aussi mes frères, mes camarades et le pays.

Je savais ce qu'il y avait de dur dans ces séparations, et je n'avais pas oublié le serrement de cœur qui m'avait étouffé quand pour la dernière fois j'avais aperçu la coiffe blanche de mère Barberin. »

Le petit Mattia continua son récit :

– J'étais tout seul avec Garofoli, continua Mattia, en quittant la maison, mais au bout de huit jours nous étions une douzaine, et l'on se mit en route pour la France. Ah ! elle a été bien longue la route pour moi et pour les camarades, qui eux aussi étaient tristes. Enfin, on arriva à Paris ; nous n'étions plus que onze parce qu'il y en avait un qui était resté à l'hôpital de Dijon. À Paris on fit un choix parmi nous ; ceux qui étaient forts furent placés chez des fumistes ou des maîtres ramoneurs ; ceux qui n'étaient pas assez solides pour un métier allèrent chanter ou jouer de la vielle dans les rues. Bien entendu, je n'étais pas assez fort pour travailler, et il paraît que j'étais trop laid pour faire de bonnes journées en jouant de la vielle. Alors Garofoli me donna deux petites souris blanches que je devais montrer sous les portes, dans les passages, et il taxa ma journée à trente sous. « Autant de sous qui te manqueront le soir, me dit-il, autant de coups de bâton pour toi. » Trente sous, c'est dur à ramasser ; mais les coups de bâton, c'est dur aussi à recevoir, surtout quand c'est Garofoli qui les administre. Je faisais donc tout ce que je pouvais pour ramasser ma somme ; mais, malgré ma peine, je n'y parvenais pas souvent. Presque toujours mes camarades avaient leurs sous en rentrant ; moi, je ne les avais presque jamais. Cela redoublait la colère de Garofoli. « Comment donc s'y prend cet imbécile de Mattia ? » disait-il. Il y avait un autre enfant qui, comme moi, montrait des souris blanches et qui avait été taxé à quarante sous, que tous les soirs il rapportait. Plusieurs fois, je sortis avec lui pour voir comment il s'y

prenait et par où il était plus adroit que moi. Alors je compris pourquoi il obtenait si facilement les quarante sous et moi si difficilement mes trente. Quand un monsieur et une dame nous donnaient, la dame disait toujours : « À celui qui est gentil, pas à celui qui est si laid. » Celui qui était laid, c'était moi. Je ne sortis plus avec mon camarade, parce que si c'est triste de recevoir des coups de bâton à la maison, c'est encore plus triste de recevoir des mauvaises paroles dans la rue, devant tout le monde. Vous ne savez pas cela, vous, parce qu'on ne vous a jamais dit que vous étiez laid ; mais moi... Enfin, Garofoli voyant que les coups n'y faisaient rien, employa un autre moyen. « Pour chaque sou qui te manquera, je te retiendrai une pomme de terre à ton souper, me dit-il. Puisque ta peau est dure aux coups, ton estomac sera peut-être tendre à la faim. »

- **Deuxième extrait**

À la mort de Vitalis, Garofoli lève le secret sur cet homme :

Son nom n'était point Vitalis ; il s'appelait Carlo Balzani, et, si vous aviez vécu, il y a trente-cinq ou quarante ans, en Italie, ce nom suffirait seul pour vous dire ce qu'était l'homme dont vous vous inquiétez. Carlo Balzani était à cette époque le chanteur le plus fameux de toute l'Italie, et ses succès sur nos grandes scènes ont été célèbres ; il a chanté partout, à Naples, à Rome, à Milan, à Venise, à Florence, à Londres, à Paris. Mais il est venu un jour où la voix s'est perdue ; alors, ne pouvant plus être le roi des artistes, il n'a pas voulu que sa gloire fût amoindrie en la compromettant sur des théâtres indignes de sa réputation. Il a abdiqué son nom de Carlo Balzani et il est devenu Vitalis, se cachant de tous ceux qui l'avaient connu dans son beau temps. Cependant il fallait vivre ; il a essayé de plusieurs métiers et n'a pas réussi, si bien que, de chute en chute, il s'est fait montreur de chiens savants. Mais dans sa misère la fierté lui était restée, et il serait mort de honte, si le public avait pu apprendre que le brillant Carlo Balzani était devenu le pauvre Vitalis. Un hasard m'avait rendu maître de ce secret.

*À travers les figures de Garofoli et de Vitalis, Hector Malot offre deux représentations opposées de l'immigré italien : l'une négative, chargée des stéréotypes de l'Italien roublard, exploiteur vulgaire et violent, l'autre positive, véhiculant l'image romanesque de l'artiste inconnu et déchu, devenu saltimbanque et doué d'humanité.*

## **B. RAISONS POLITIQUES**

### **CHRONIQUES RITALIENNES**

*Euzébio Guzzo, Publibook, 2002*

*Après la prise de pouvoir par Benito Mussolini, en octobre 1922, de nombreux opposants antifascistes quittent l'Italie pour se réfugier en France. Eugénio Guzzo, le père de l'auteur, est de ceux-là : en 1923, à l'âge de vingt-sept ans, il franchit clandestinement la frontière quelque part dans les Alpes.*

Moi, Eugenio, je me retrouve face à un paysage magique, au milieu des montagnes alpines, violentes manifestations de la nature qui dégagent un charme mystérieux par leurs contrastes à l'apparence inharmoniques et les déséquilibres de leurs immenses masses hétérogènes.

Le paysage est écrasé par l'insolent Mont Cenis.

Je me traîne dans un enchevêtrement de sentiers qui se déroulent comme un gigantesque lasso lancé par l'Autorité Suprême. Cependant, je ne profite pas de cette splendeur, car il fait froid et des giboulées glaciales fouettent mon visage transi par le gel.

J'essaie de suivre l'itinéraire qui m'a été communiqué approximativement par le dernier partisan croisé à quelques encablures du poste frontalier.

Maintenant, je sais que la France, pays de la liberté, est à portée de main, au-delà de cette crête. Je suis épuisé.

J'ahane en montant cette dernière difficulté qui me paraît sans fin. Je m'arrête un instant, pour souffler et éponger mon visage ruisse-  
lant de sueur et de pluie, sous mon habituelle casquette de prolé-

taire. J'essaie de ne plus songer aux tragiques événements qui m'ont frappé, il y a maintenant plus d'une semaine. J'ai des frissons, car je ne suis pas bien protégé par mes vêtements bien trop légers, hardes prises à la hâte, lors de ma fuite.

Tout à coup, deux hommes surgissent, au détour du chemin, ils sont armés et m'intiment l'ordre de ne pas bouger. Je n'ai pas d'autre issue, j'obtempère et lève les bras, en laissant tomber à terre mon maigre baluchon renfermant le strict nécessaire pour voyager (quelques vêtements et un peu de victuailles).

Ce sont des douaniers italiens assermentés par les fascistes, je les reconnais à leurs insignes dorés et à leurs étranges chapeaux de couleurs.

Je n'ai pas réellement peur, car il ne s'agit pas là des plus farouches défenseurs de l'ordre nouveau institué à Rome, mais je ne suis néanmoins pas fier, car ma fuite me paraît réellement compromise.

Je trouve cela d'autant plus rageant qu'il y a plus de huit jours que je joue aux gendarmes et aux voleurs et que j'ai réussi à déjouer tous les pièges tendus par les zélotes du régime haï.

Les douaniers viennent près de moi, donnent un coup de pied à mon baluchon, éparpillent les affaires et écrasent, avec leurs bottes fourrées, le peu de nourriture qu'il me restait.

Ils ne m'interrogent même pas, ils savent que je déserte le pays car ils sont habitués à ce genre de rencontre qui se reproduit de plus en plus, au fur et à mesure que les contraintes de l'ordre nouveau prennent un caractère inacceptable pour la masse des Italiens. Pour eux, c'est : « encore un fuoruscito ! »\*

Ils pratiquent comme d'habitude, ils m'attachent à un arbre, mettent un lien à chacune des jambières du bas de mon pantalon et m'obligent à boire, en me pinçant le nez, environ un quart de litre d'huile de ricin.

Je suis complètement retourné par cette ingestion forcée, mon corps a des soubresauts de dégoût, je suis sur le point de m'évanouir et je vois, dans un brouillard, les deux hommes disparaître, au loin dans le sentier » (...)

Attaché à l'arbre, je me secoue afin de me réchauffer quelque peu. Mes vêtements mouillés se collent à ma peau et se transforment en une armure de glace dont la froidure me pénètre et semble me transpercer totalement.

À la suite de ces mouvements nerveux et désordonnés, je m'aperçois qu'un des liens a tendance à se relâcher et glisser.

Je me contorsionne et tire au maximum sur les ligatures qui entravent ma respiration. En faisant jouer mes membres, je réussis à desserrer légèrement un nœud.

Je continue à me battre et en agitant ma carcasse dans tous les sens, j'arrive à libérer une de mes mains.

C'est ensuite un jeu d'enfant pour me délivrer totalement.

Je me précipite dans la neige accumulée dans le bas-côté et je frotte vigoureusement mes pantalons pour faire partir les impuretés et enlever cette odeur abominable qui s'en exhale. Je continue à me réchauffer, au rythme de mouvements brusques, aussi rapides qu'irréguliers.

Je suis à nouveau pris de vomissement et de nausées violentes.

Je me ressaisis immédiatement et je cours à fond de train pour continuer à me dégeler !

Je franchis enfin la frontière où je suis arrêté par des policiers français qui sont stupéfaits de me voir arriver dans un tel état de décrépitude physique !

Je n'ai pas besoin d'expliquer que je suis un réfugié politique. Je suis pris en main et conduit dans un centre de soins où l'on me réchauffe, me nettoie, m'habille et me nourrit. Je ne sais comment remercier car je ne connais pas un mot de français. En signe de reconnaissance, j'embrasse les mains qui me soignent, me réchauffent et me nourrissent.

Je suis ensuite confié à la gendarmerie locale chargée de régulariser ma situation.

On m'explique, plus ou moins facilement et avec force gestes qu'il va falloir que je fasse plusieurs mois comme mineur de fond, afin d'être accepté en France (c'est l'obligation à laquelle sont soumis tous les immigrés qui, comme moi, sont en situation irrégulière).

Cela ne m'affole pas. Tout plutôt que le fascisme.

*Quelque temps plus tard, Eugénio Guzzo trouve un travail en Moselle.*

J'effectue mes six mois de mineur de fond, près de Forbach, en Moselle.

Je réside dans un petit foyer pour immigrés. Je côtoie, outre des compatriotes dans la même situation que moi-même, de nombreux Tchèques et Polonais qui ont quitté leurs pays, car le régime communiste leur avait enlevé de nombreuses libertés et, en plus, ne leur laissait que très peu de moyens, ne serait-ce que pour subsister !

La plupart me disent avoir pris la décision de rapatrier leurs familles en France, dès lors qu'ils auraient mis suffisamment d'argent de côté pour financer le voyage.

Ils n'envisagent plus de retourner dans leurs pays respectifs.

Cette situation me pose problème, car je pensais que le communisme était la panacée universelle !

Je me rassure en me disant qu'il ne s'agit probablement là que d'une déviation de l'idée principale de Marx.

Mon travail est particulièrement pénible et dangereux.

Nous avons dû faire face à plusieurs alertes aux coups de grisou, avec évacuation rapide de l'ensemble des boyaux constitutifs de la mine dans laquelle nous évoluions. Nous avons dû, dans ces périodes, déplorer le décès d'une dizaine de nos camarades, ensevelis sous les éboulis résultant des explosions occasionnées par ce maudit gaz de méthane.

La poussière de la houille pénètre en moi et ravive quelquefois les difficultés respiratoires que je traîne depuis 1918, à la suite de mon gazage dans les tranchées. Je halète de plus en plus, dans ce milieu sombre, humide et insalubre.

Enfin, je termine ma période obligatoire de mineur et je décide, pour subsister, de reprendre mon premier métier de maçon-cimentier.

Je cherche du travail et en trouve rapidement dans une entreprise qui a des filiales dans toute la France.

Je dois aller du côté de Limoges où de grands travaux sont entrepris pour la rénovation de tout un quartier détruit par les bombardements de la dernière guerre.

Je suis content de quitter la Moselle, car je sentais poindre une xénophobie aiguë et un racisme très prononcé à l'égard de tous les étrangers et en particulier envers les « macaronis » !

Déjà certaines expéditions punitives avaient été déclenchées pour bastonner ces étrangers latins soupçonnés de venir prendre le pain dans la bouche des « vrais » Français !

## **LES RITALS**

*François Cavanna, Belfond, 1978*

*François Cavanna retrouve son point de vue d'enfant et d'adolescent pour écrire la chronique familiale, politique et sociale de la communauté italienne installée à Nogent-sur-Marne dans les années trente.*

En même temps, explique-moi ça, on n'a jamais vu autant de Ritals débarquer à la gare de Lyon, avec leur valise de carton bouclée par une ficelle, leurs joues de montagnards creusées à la serpe, leurs yeux de loups dévorants sous la visière de la grosse casquette enfoncée jusqu'à la racine des oreilles bien rouges rabattues à l'horizontale comme les poignées d'une marmite... C'est que Mussolini fait la guerre en Abyssinie, parle de conquérir l'Albanie, la Grèce, la Turquie, la Yougoslavie, gueule pour que la France lui rende Nice, la Corse, la Savoie et la Tunisie et que si on lui donne pas de bon cœur il viendra les chercher, double et triple le temps du service militaire...

Papa dit que ça lui rappelle la grande époque de l'immigration, la grosse vague d'avant quatorze et celle d'immédiatement après, celle de papa, justement. La France alors embauchait en masse pour la reconstruction des régions dévastées, les Ritals se sont rués. Chez eux aussi, c'était dévasté, ma niente soldo.

Beaucoup sont obligés de reprendre le train dans l'autre sens : n'ont pu décrocher qu'un permis de séjour de quinze jours, un

mois... Ceux qui trouvent du travail –mais l’embauche est rarissime, faut avoir ici un parent entrepreneur, lequel fera ensuite le certificat qui permettra d’obtenir une autorisation de travail provisoire, premier pas vers la carte bleue-, ceux-là font vite venir la famille.

## ❖ 2. UNE INTÉGRATION QUI NE SE FIT PAS SANS HEURTS

### **L’exemple du massacre d’Aigues-Mortes, 17 août 1893**

*Le 17 août 1893, dans les marais salants d’Aigues-Mortes - où la récolte du sel et les vendanges rassemblaient plusieurs milliers de travailleurs saisonniers - s’est déroulé le plus sanglant « pogrom » de l’histoire française contemporaine, faisant une centaine de victimes (morts ou blessés) parmi les ouvriers italiens. En dépit des preuves accablantes réunies contre eux, tous les assassins seront acquittés. Ce massacre et ce déni de justice vont placer la France au ban des nations européennes et à deux doigts d’une guerre avec l’Italie. Finalement, afin de préserver la paix, les deux gouvernements choisiront d’enterrer l’affaire.*

### **ARTICLES DE PRESSE ET LETTRES**

#### **CITÉS PAR ENZO BARNABA**

*Dans Le sang des marais, Aigues-Mortes 17 août 1893  
une tragédie de l’immigration italienne, Marseille,  
Via Valeriano, 1993.*

*Témoignage d’un ouvrier italien, recueilli et rédigé par le journal  
Il Secolo XIX, 22-23 août 1893.*

« Nous étions au nombre de cent cinquante-six et, pour calmer les Français, nous offrîmes de leur donner tout le pain et le vin que nous avions dans la baraque et nous proposâmes même de quitter

Aigues-Mortes et de leur laisser tout le travail. Les Français, après avoir obtenu ces assurances, semblèrent se calmer pour un moment. Les gendarmes alors nous invitèrent à sortir, dans le but de nous conduire à Aigues-Mortes et de nous installer dans le train pour Marseille. [...] Les Français suivaient notre colonne en lançant quelques pierres et en criant : "Mort aux Italiens ! Retournez chez Crispi ! Nous voulons votre sang !" et d'autres injures.

Pendant un kilomètre, les choses se passèrent un peu mieux, lorsqu'une colonne de quatre cents manifestants à peu près apparut, précédée de deux drapeaux, un tricolore et l'autre rouge, sur lequel était inscrit en italien : *Mort aux Italiens, Aujourd'hui nous allons en faire de la saucisse !*

Encouragés par un tel renfort, les premiers manifestants encerclèrent notre colonne et, sans se préoccuper des gendarmes qui tentaient vainement de nous protéger, ils firent pleuvoir une grêlée de cailloux et de coups de bâton. (...) Les Français furibonds se jetèrent sur les attardés à coups de bâtons, (...) les piétinant et les arrosant de cailloux. L'un de ces malheureux, un Turinois, croyant se sauver, le visage ruisselant de sang, se leva et cria : Laissez-moi, je suis corse, je suis français, ! Sauvez-moi ! Cela ne lui servit à rien. Il fut atteint par des pierres et des coups de bâtons et tomba, mort, au milieu de la route. Un Français, plus virulent que les autres, criait à ses complices de forcer le cordon des gendarmes pour mettre la main sur nous autres (...) le meneur donna un coup de pelle sur le museau du cheval d'un gendarme, faisant tomber ce dernier (...) Le gendarme, sans perdre son sang-froid et revolver en main, lui intima l'ordre de reculer. L'autre, fou furieux, ne l'écouta pas et leva sa pelle pour le frapper à nouveau. Alors le gendarme fit feu et l'homme s'écroura, mort. Cet épisode révolta les Français qui commencèrent alors à hurler contre les gendarmes. "Tuez-les eux - crièrent-ils en nous montrant - pas nous ! Canailles !" (...)

La colonne, pendant ce temps, avançait toujours vers Aigues-Mortes. En entrant dans la ville, le chef des gendarmes avisant un homme sur son balcon, l'invita à ouvrir son portail pour que les Italiens se réfugient dans la cour. Ce monsieur refusé d'obéir et les

habitants d'Aigues- Mortes, ainsi que les manifestants, applaudirent à cet acte vil. »

*Témoignage d'un ouvrier italien, recueilli et rédigé par Bernard Lazare, Le Figaro, 15 septembre 1893*

« Le levage est un travail rude ; il consiste à transporter le sel, dans des brouettes pesant près de cent kilos, (...) dans des enclos de planches, de manière à former de grandes masses prismatiques appelées camelles et qui contiennent de 1 200 à 1 500 kilos. (...) Les camelles sont données à forfait, et la Compagnie paie les ouvriers à raison du mètre cube transporté. Or l'Italien est plus dur à la besogne que le Français engagé et, surtout, que l'habitant du pays, qui ne travaille aux salines que lorsque le chômage frappe depuis trop longtemps. Les chiourmes italiennes livrent leurs camelles beaucoup plus rapidement que les chiourmes françaises et ainsi augmentent-ils leurs journées qui, de 8 à 9 francs pour les ouvriers français, s'élèvent à 10 et 12 francs pour les Italiens. Une certaine jalousie était bien née de cette différence naturelle, mais elle ne s'était guère développée que parmi les ouvriers errants que la Compagnie engage chaque année, et surtout parmi ceux que les ouvriers Aigues-Mortais nomment les trimardeurs. (...) Pour la plupart repris de justice (...) ils se sont rués sur leurs camarades italiens dans le seul but de les piller ; la preuve en est que les cadavres des malheureux ont été retrouvés dépouillés de l'or qu'ils avaient touché peu de jours auparavant, et que des blessés, sans défense, se sont vus fouiller et voler. Les ouvriers du pays, les autochtones, (...) se sont laissés surexciter par les mensonges de quelques émeutiers. Ils ont écouté ceux qui leur contaient que vingt Français avaient été massacrés et que le drapeau italien avait été arboré sur les chantiers. »

Lettres anonymes (orthographe d'origine)

« Monsieur le Directeur de la Cie des Salins du Midi,  
Vous êtes averti que si vous embauchez des ouvriers Italiens nous braves compagnons, nous saurons vous faire savoir les effets de la dynamite. Il faut des Français au travail et non des Italiens. Il n'y

en a assez sans rien faire. Bougre de cochon vous êtes tous bourgeois. Attention à vous. Un groupe d'anarchistes disséminés dans la région se chargent de faire votre affaire. » Signature illisible.

« Monsieur le Maire d'Aigues-Mortes,  
Vous êtes averti que si vous faites la moindre faveur envers les cochons d'Italiens qui auront le toupet de revenir, ou si ont a le malheur d'en ambaucher sans que vous y portiez empêchement, eh bien, nous braves compagnons nous saurons vous faire savoir les effets de la dynamite, et vous verrez la façon dont nous n'aimons pas les cas de lèse patrie, bougre de cochon ! Il y a assez de Français qui voyagent sans travail. Attention à vous. Un groupe d'anarchistes disséminé dans la région se tiennent prêts à l'exécution de cette oeuvre patriotique. » Signature illisible.

\* Au pluriel fuorusciti : « Littéralement, ceux qui sont « sortis au dehors », appellation utilisée au XIX<sup>e</sup> siècle pour désigner les opposants aux régimes autoritaires de la péninsule réfugiés à l'étranger, puis appliquée par les fascistes à leurs adversaires et finalement revendiquée par des derniers. » Pierre Milza in *Voyage en Ritalie*, Plon, 1993, page 218.

## **C. LE REJET DE L'IMMIGRATION ET DES ITALIENS DANS LE CONTEXTE DE CRISE DES ANNÉES 30**

### **LES RITALS**

*François Cavanna, Belfond, 1978*

*François Cavanna retrouve son point de vue d'enfant et d'adolescent pour écrire la chronique familiale, politique et sociale de la communauté italienne installée à Nogent-sur-Marne dans les années trente...*

Un jour, le gouvernement s'avisa que c'était peut-être pas très malin de garder tous ces travailleurs ritals dans un pays qui n'avait pas assez de travail pour ses propres enfants. Jusque-là, il avait supporté, parce que les chômeurs étaient des Français, des gens d'usine et de bureau. Mais voilà qu'à leur tour les chantiers débau-

chaient et que les Ritals touchaient l'allocation. Ça, c'était plus possible, ça. Absolument délirant. Je comprenais très bien tout parce que je le lisais dans les journaux que maman rapportait de chez ses patronnes : *Candide, Gringoire, L'Ami du Peuple, l'Action française...*

Les journaux des patronnes expliquaient comme quoi si la France en était là c'était rapport aux métèques, qu'ils avaient tout envahi et qu'ils pourrissaient tout. Il y avait dedans des dessins, plein, qui disaient la même chose que les articles écrits, mais en raccourci, très bien dessinés, tu comprenais tout de suite, même si t'étais trop pressé pour lire l'écrit ou que t'avais pas envie, d'un coup d'œil tu te faisais ta petite idée de la chose, et en plus tu te marrais parce que c'était des dessins humoristiques, ça veut dire qu'ils sont faits pour faire rigoler les gens, mais pas bêtement, comme au cirque, non : en leur faisant comprendre des choses difficiles.

Par exemple, tu voyais une pieuvre sur une carte de l'Europe. C'était une sale bête de pieuvre, bien dégueulasse, l'air méchant comme tout, qui portait sur sa tête de pieuvre une espèce de bonnet pointu avec des rabattants pour les oreilles quand il fait froid et une étoile par devant. Elle serrait entre ses dents un couteau dégoulinant de sang. (...)

Et de voir cette pieuvre visqueuse, là, qui étalait ses saloperies de tentacules pleins de ventouses que rien que de les regarder tu les sentais sur toi, gluants glacés, te sucer le sang, de la voir s'étaler comme ça sur l'Europe, l'affreuse dégueulasserie, sur notre Europe à nous qu'on nous apprend à l'école, ça te faisait plus d'effet que quand tu lisais :

« La crise dont souffre l'Europe est le résultat d'une machination de judéo-bolchevisme international qui, inlassablement, tend à saper les valeurs traditionnelles sur lesquelles repose notre Civilisation ».

### ❖ 3. OUVERTURE : DEUX CULTURES, DEUX VIES ?

#### LES RITALS

*François Cavanna, Belfond, 1978*

La vie est coupée en deux. Plutôt, il y a deux vies, qui ne se mélangent pas : la vie à l'école, la vie dans la rue Sainte-Anne. Du coup, il y a deux moi, qui ne se mélangent pas non plus. (...)

À l'école, on s'occupe de choses dont le nom n'a jamais résonné entre les murs noirs de la rue Saint-Anne : géométrie, algèbre, physique, chimie, éducation civique... En tournant le coin de chez Sentis, le libraire, pour enfile la rue Saint-Anne, on plonge brusquement dans un monde qui n'a rien à voir, un monde régi par des mots qui n'existaient pas l'instant d'avant, de l'autre côté de la ligne : minestra, poulainte, nonna, chantier... Un monde d'odeurs puissantes et chaleureuses, de cris, de galopades, de caniveaux croupissants, de murmures paisibles dans les longs crépuscules bleus, de frénétiques chasses aux rats, de grands-mères aux fenêtres entre deux géraniums...

Les mômes de l'école travaillent pour devenir quelque chose. Ils ont un avenir. Un avenir, ça dépend des examens, des concours, du travail, de la chance, du piston, de papa-maman...

Les mômes de la rue Saint-Anne ne se cassent pas la tête. Ils se laissent vivre jusqu'à leurs quatorze ans [...] et puis ils passent leur certif', pure formalité, à tous les coups le ratent, -ça vaut mieux : si, par hasard, un le décroche, il ira se faire embaucher à la Cartoucherie et il méprisera ses parents-, et se retrouvent, dès le lendemain de l'écrit, sans même attendre les résultats, entre les brancards d'un « camion » à bras, ces épaisses carrioles de maçon lourdes comme des tombereaux, la « bricole » en travers de la poitrine, en train de coltiner deux ou trois tonnes d'échafaudage, de sacs de ciment, de sable et de ferraille vers quelque lointain chantier. L'avenir, c'est pas un problème. Ils seront maçons. S'ils ont les doigts agiles et la tête bonne, ils seront peut-être menuisiers, ou couvreurs-plombiers-zingueurs, ou peintres. Ou peut-être mécaniciens dans un garage, c'est un métier d'avenir, mais difficile : l'aristocratie du travail manuel.

Il y en a qui choisissent garçon-boucher, c'est plaisant. Mais ça mène à quoi ? Si t'as pas les parents qui t'avancent les sous pour t'acheter la boutique, tu resteras deuxième couteau toute ta vie. Quand je suis à l'école – l'École Primaire Supérieure de Nogent-sur-Marne, section « générale » -j'oublie tout ce qui n'est pas l'école. Même Roger. J'ai des copains d'école, avec qui je me marre bien, avec qui je me tabasse à l'occasion, mais qui disparaissent de ma vie dès que je suis sorti de là. On dirait que ces mecs de l'école n'existent pas en dehors de l'école. Jamais j'en rencontre un quand je fais le con avec les autres traîne-patin dans les rues de Nogent. Ou alors c'est moi qui suis vraiment cloisonné.

### **TU VOIS, JE N'AI PAS OUBLIÉ**

*Hervé Hamon et Patrick Rotman,  
Seuil/Fayard, 1990*

Après deux cents heures d'entretien avec Yves Montand, et de multiples enquêtes, les auteurs de cette biographie éclairent le parcours de ce fils d'immigré italien qui deviendra une célébrité de la scène internationale. Son père, Giovanni Livi, communiste, a fui son pays pour échapper aux exactions des fascistes mussoliniens. Il est arrivé à Marseille le 2 février 1924, puis a fait venir quelques mois plus tard sa femme, Giuseppina, et ses trois enfants : Lydia, Julien et Ivo, qui a deux ans. D'abord installée dans le quartier des Crottes, la famille déménage ensuite à la fin des années vingt rue des Mûriers, dans un environnement où les habitants sont presque tous des immigrés. Yves Montand témoigne de cette époque où la situation commence à s'améliorer chez les Livi.

Le déjeuner du dimanche est une étape solennelle chez les Livi comme dans les autres familles italiennes. Au fond de son jardinet, Giovanni a installé une cage où il élève une dizaine de lapins et une demi-douzaine de poulets. Ces animaux constituent la base du festin dominical, et Giuseppina connaît mille recettes pour les accommoder (mais une bestiole assure plusieurs repas : la mamma brasse habilement des morceaux de poulet et de légume également panés, si bien que les convives ont quelques instants

l'illusion, lorsqu'ils aperçoivent cette montagne dorée, qu'ils vont se goinfrer de volaille ; les restes serviront le soir et donneront goût à la soupe du lendemain – rien ne se perd). Naturellement, le déjeuner a commencé par les spaghettis que papa Livi a préparés avec la gravité requise, selon un cérémonial minutieux qu'aujourd'hui encore Montand perpétue, consultant Lydia dans les cas difficiles. À table, Giovanni, en bon chef de famille, monopolise la parole. Il réitère souvent son obsession d'arriver à décoller, de lutter pour plus et mieux que la seule survie. Depuis les Crottes, la situation matérielle s'est améliorée. On ne manque plus jamais de pain – que les enfants consomment en abondance. De sa vie, Montand ne pourra quitter cette habitude, fille de la nécessité : il mange du pain avec tout, même avec les pâtes. En semaine, la mère fabrique toujours la polenta, cette énorme boule de maïs qu'on découpe par en dessous avec un fil et dont on arrose les tranches de quelque reste de sauce. Bref, on n'a plus faim – mais Giovanni ne se tranquillise pas au fond de lui-même. Il n'empêche : ces repas sont gais, certainement. On plaisante, on se moque, on rit. Montand a gardé de la chaleur que secrétait le groupe familial une nostalgie qu'il cherchera d'ailleurs à raviver en logeant, vingt ans plus tard, son frère Julien et sa belle-sœur à son domicile de la place Dauphine. Dans cette fidélité affective, scellée, s'enracine un des traits fondamentaux de sa personnalité. Le petit Ivo, qui n'a nullement disparu, quémande la protection du nid ; le chemin et la psychologie de Montand sont inaccessibles hors de cette référence dont il tirera une force vitale étonnante (et une soudaine fragilité si le lien vient à être entamé). Gérard Depardieu, qui sera, un demi-siècle après, son partenaire dans Jean de Florette, devinera la profondeur de ces racines : « Un personnage comme le Papet, cela vient de loin. Il l'a nourri de tout son itinéraire. Personne n'aurait pu le jouer comme lui. Quand j'ai connu Montand, j'ai flairé chez lui ce qui m'avait tant manqué : les origines, une famille et la permanence de cette famille. On perçoit derrière lui une force, une force de survie. Ce qui me touche, et qui me touchera toujours, chez Yves, c'est cette appartenance à un clan. Montand, c'est un vrai homme du voyage. Je veux dire que demeure chez lui l'enfant qu'il a été.

# INFORMATIONS PRATIQUES

## ACCÈS

### PALAIS DE LA PORTE DORÉE

**Musée national de l'histoire de l'immigration**

**Aquarium tropical**

293, avenue Daumesnil – 75012 Paris

Métro 8 – Tramway 3<sup>a</sup> – Bus 46 et 201 – Porte Dorée

Établissement accessible aux personnes à mobilité réduite par  
le 293 avenue Daumesnil – 75012 Paris



**[www.palais-portedoree.fr](http://www.palais-portedoree.fr)**

T. : 33 (1) 53 59 58 60 – E. : [info@palais-portedoree.fr](mailto:info@palais-portedoree.fr)

## HORAIRES

**Du mardi au vendredi, de 10h à 17h30.**

**Le samedi et le dimanche, de 10h à 19h.**

*Fermeture des caisses 45 minutes avant la fermeture.*

*Fermé le lundi et les 25 décembre, 1<sup>er</sup> janvier, 1<sup>er</sup> mai.*

*Ouvert le 14 juillet et le 11 novembre.*

Document conçu par le département des Ressources pédagogiques  
du Musée national de l'histoire de l'immigration, reproduction interdite.

Toutes les ressources du Musée national de l'histoire de l'immigration sont  
mises en ligne et téléchargeables librement sur le site internet :

**[www.histoire-immigration.fr/pedagogie](http://www.histoire-immigration.fr/pedagogie)**